

Nirina RALANTOARITSIMBA

EN CALIFORNIE,
LES FRANÇAIS ÉCRIVENT
LEUR RUÉE VERS L'OR
(1848-1915)



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2023

www.honorechampion.com

INTRODUCTION

Avant l'année 1848, début de ce que les Européens nommèrent la « Ruée vers l'or » (*Gold Rush* en anglais), le nom de Californie désignait un territoire beaucoup plus vaste que l'État américain actuel. En effet, ce territoire très étendu était composé à la fois de la totalité de la péninsule mexicaine aujourd'hui connue sous le nom de *Baja California* (Basse Californie) et des terres qui se trouvent aujourd'hui dans cinq États américains, à savoir non seulement la Californie, mais aussi le Nevada, l'Arizona, l'Utah et le Wyoming, l'ensemble constituant ainsi l'*Alta California* (Haute Californie).

Pour le Français qui voyage entre 1848 et 1915 (année de l'exposition universelle à San Francisco), la Californie est située avec précision sur toutes les cartes. Par conséquent, les navires européens partant du Havre ou de Southampton connaissent parfaitement la durée du voyage (environ six mois), les voies maritimes qui y conduisent, ainsi que les différentes étapes (Panama, Chagres, Veracruz, Valparaiso et d'autres villes, en fonction de l'itinéraire choisi). Toutes les embarcations visent la destination finale : le jeune port de San Francisco, ville naissante au bout du monde. Cet horizon d'attente du voyageur ainsi que cette vision du voyage balisé, tout en conservant toujours quelques zones d'imprévu et de dangers maritimes, n'ont pu voir le jour que parce que d'autres voyageurs (des explorateurs espagnols) sont partis à la découverte de ce « lieu de nulle part » plus de trois siècles auparavant, essayant ainsi de remplir un double blanc, topographique et dénominatif.

De nombreuses hypothèses étymologiques, les plus raisonnées comme les plus fantaisistes, apparaissent dans les dictionnaires ou dans certains récits de voyage antérieurs à 1848 pour tenter de répondre au mystère d'un nom. Selon l'hypothèse la plus répandue dans les dictionnaires, l'invention du mot « Californie » aurait été influencée par l'histoire des découvertes. Ainsi le mot trouverait son origine dans l'espagnol des premiers colons surpris par la chaleur de cette contrée qu'ils auraient comparée à un four (*cali* = chaud, *fornia* = four). Pour définir le mot « Californie », le Petit Robert des noms propres indique :

Californie : du nom d'une île mythique abondante en richesses tiré du roman espagnol *Las Sergas de Esplandian* (1510) de Montalvo, peut-être

de l'espagnol «caliente fornalia», «chaud fourneau» en raison de la température du lieu.

Philippe Ménard nous a proposé une autre étymologie, à savoir une étymologie arabe. Selon lui, le mot «Californie» serait un nom inventé à partir du mot arabe «calife». Cette hypothèse absente des dictionnaires consultés est particulièrement intéressante car elle présuppose une influence linguistique due aux anciennes destinées croisées des Espagnols et des Arabes qu'on sait être tous deux de célèbres peuples de marins et d'explorateurs. Ainsi, le mot «Californie» serait né grâce aux guerres et pérégrinations de ces peuples curieux et voyageurs et il pourrait provenir de l'arabe *khalifa*⁶ ou encore écrit *khalafa* (خليفة) qui signifie «successeur, qui vient ensuite» (كَلَفَ), d'où le sens de «calife, souverain musulman, prince» (*khalifat rasul Allah* : «successeur de l'Envoyé de Dieu»).

Étonnamment, dans les récits de voyage de notre corpus, la question étymologique est rarement traitée par les voyageurs. Les deux grandes exceptions sont l'universitaire Pierre de Coubertin et le consul Henri Mérou qui voyagent respectivement en Californie en 1893 et en 1907. Dans *Souvenirs d'Amérique et de Grèce* de Pierre de Coubertin, l'évocation de la source étymologique espagnole demeure cependant très vague, sous l'égide de «on-dit», et l'auteur ne s'y attarde guère :

C'est la Basse-Californie que Fernand Cortez visita en 1537 ; son nom lui vient, dit-on, d'une vieille chanson espagnole qui célébrait les richesses et les beautés des régions inconnues, situées au nord-ouest de Mexico ; et après tout, la vieille chanson ne mentait pas ; les métaux précieux sortis du sol californien sont là pour l'attester⁷.

Et si le mot avait été tout simplement donné par les Indiens, premiers vrais habitants de la région ? Loin d'être absurde, cette hypothèse privilégie le point de vue des premiers habitants de l'Amérique (que l'Européen a tardivement dénommé par un mot composé «Amérindiens», ou en anglais «*Native Americans*»), et non celui, ethnocentrique, des Européens qui ne sont finalement que les seconds habitants de ce prétendu «Nouveau» Monde qui ne l'est que pour eux. Cette hypothèse étymologique d'origine autochtone tombe sous le sens et s'appuierait sur l'idée d'une exportation linguistique amérindienne de manière phonétique vers

⁶ Notons l'homonymie de ce mot arabe avec le nom donné à la légendaire Reine Califa, reine des Amazones régnant sur l'île de Californie, et largement décrite dans l'épopée de *Las Sergas de Esplandian* de Montalvo.

⁷ Pierre de Coubertin, *Souvenirs d'Amérique et de Grèce*, Hachette, 1897, p. 34.

notre linguistique latine. Né dans le berceau amérindien, dénommé et prononcé par les indigènes d'abord dans leur propre langue, puis entendu, perçu et retranscrit par la bouche et la plume ethnocentriques des premiers colons espagnols, le mot serait pour ainsi dire né une seconde fois en Europe. On rejoindrait alors l'hypothèse du diplomate français Henri Mérou, qui, dans son récit de voyage, *Coins de France en Amérique*, publié en 1912, propose une étymologie expliquée par les flux migratoires entre les deux continents. Allant même beaucoup plus loin qu'une simple dénonciation de l'ethnocentrisme linguistique européen, Henri Mérou, consul général de France à San Francisco de 1907 à 1912, éclaire ce mystère du nom de Californie, en reliant la langue d'une tribu indienne, les Meewocs, au basque, et en s'appuyant sur des sources qu'il présente comme évidentes au lecteur de l'époque :

On s'est demandé quelle fut l'origine du nom de « Californie ». « Calida fornax » ont suggéré les uns ; « Caliente Fornallo » ont prétendu les autres. Il semble avéré aujourd'hui que le mot « Californie » se trouve dans le langage des Aborigènes du sol, les Indiens. Et à propos du langage de ces Indiens de Californie, qu'il me soit permis de mentionner ici, en passant, un fait très curieux, découvert par un de nos compatriotes originaires des régions basques de nos Pyrénées. Ce compatriote avait fait une étude approfondie du langage de certains de ces Indiens, notamment ceux de la tribu appelée les Meewocs, et connaissant fort bien le Basque, a découvert plusieurs mots, recueillis dans un livre que j'ai sous les yeux, ayant dans les deux langues les mêmes sons et les mêmes significations (1). Cette découverte ne viendrait-elle pas quelque peu à l'appui de la théorie actuelle qui veut que les Ibères de nos Pyrénées remontent à la race disparue, d'autre part, en ce qui est de ses traces historiques, de cette Atlantide, dont même les anciens Grecs ont parlé, et dont l'histoire auraient été lue, en hiéroglyphes par des spécialistes, sur des monuments du Yucatan ?

note (1) :

Français	Basque	Meewoc
Bouche	Awa	Awa
Grand'mère	Amasou	Amasa
Feu	Soù	Soù
Puce	Coucousou	Coucousa
Chien	Chakou	Choukou
Maison	Echāï	Uchou
Je	Nî	Nî

Etc., etc. L'orthographe de ces mots n'étant pas exacte ici, d'ailleurs, qu'au point de vue phonétique⁸.

⁸ Henri Mérou, *Coins de France en Amérique*, E. Basset et Cie Editeurs, 1912, p. 134-135.

L'allusion à « la race disparue⁹ » associée à la légende de l'Atlantide des Grecs a le don de surprendre, et encore plus le lien avec des hiéroglyphes dans le Yucatan. Si cette extrapolation mythologique peut sembler invraisemblable voire grotesque, elle a au moins le mérite d'ouvrir les portes de l'imaginaire et de prouver la richesse mythique associée à la Californie. Quant à son tableau comparatif tripartite, même si Henri Mérou ne cite pas sa source, la comparaison lexicale a piqué notre curiosité et nous avons pu trouver confirmation de cette réalité linguistique dans l'étude des pidgins¹⁰ canadiens décrits par le linguiste Peter Bakker. Le pidgin basque-amérindien serait né des relations commerciales entre des navigateurs basques du XVI^e siècle partis chasser la baleine en « Nouvelle France » et les tribus des Micmas et des Innus (encore appelés « Montagnais »).

Même si aucune étymologie du mot « Californie » ne semble satisfaire les historiens ni les linguistes de manière unanime, une étude d'un géographe français du début du XX^e siècle, L. Gallois (que les voyageurs de notre corpus n'ont pas pu connaître, puisque la date de publication est postérieure à 1915) apporte une démonstration éclairante. Il s'agit de retrouver l'origine et les traces du mot « Californie », pour prouver que le mythe de ce mot a précédé le mythe du lieu en tant que tel, c'est-à-dire officiellement découvert en 1539 par l'espagnol Francisco de Ulloa. On ne s'étonnera pas que cette première existence linguistique (du point de vue européen du moins) ait largement conditionné la construction du mythe et de l'imaginaire qui s'y rattachent. Ainsi, la particularité de la Californie réside dans le fait qu'avant d'être localisée et gravée géographiquement sur les cartes des premiers explorateurs espagnols, le mot « Californie » apparaît d'abord comme nom au référent inconnu et à la tonalité exotique, dans une œuvre de fiction qui est une célèbre épopée française du Moyen Âge. En 1921, le géographe français L. Gallois publia, en effet, dans les *Annales de Géographie* un article intitulé « *Le nom de Californie et la Chanson de Roland*¹¹ ». L. Gallois reprend les faits historiques relatant les différentes

⁹ Ceci peut aussi évoquer l'histoire des Mormons.

¹⁰ Le pidgin est une langue véhiculaire ayant pour but de passer la barrière linguistique entre deux peuples. Il se caractérise par la simplification du langage par combinaison de deux langues entrant en contact. Le pidgin naît de cette simplification spontanée des deux grammaires et deux vocabulaires.

¹¹ *Annales de Géographie*, Année 1921, Volume 30, Numéro 168, p. 460-463. À ce propos, en 1917, selon l'étude de deux historiens américains, Ruth Putnam et Herbert I. Priestley, intitulée *California: the Name (University of California Publications in History, t. IV, University of California Press, 1917, n° 4, 1 pl. carte, p. 293-365)*, le nom de Californie semble avoir été emprunté à la *Chanson de Roland* où le mot apparaît en effet (avec une variante vocalique) dans le contexte de la défaite de l'armée de Charlemagne

expéditions espagnoles à la recherche de cette *terra incognita*, et il montre comment cette quête coïncide avec la toute première mention du mot «Californie» dans une œuvre de la littérature espagnole du XVI^e siècle, quelques dizaines d'années seulement avant que le territoire ne soit officiellement découvert. Selon lui, l'hypothèse étymologique fondée sur un dialogue entre histoire et littérature provient de l'historien Edward Everett Hale¹² qui, le premier en 1862, a retrouvé la trace du mot Californie dans un roman de chevalerie espagnol publié en 1510, *Las Sergas de Esplandian*¹³ (*Les Exploits d'Esplandian*). Il traduit un extrait de l'œuvre

face aux musulmans dans la bataille de Roncevaux le 15 août 778. Au vers 2924 du poème épique, Charlemagne prononce le mot «Califerne» qu'il mentionne à la suite du mot «Afrique», à la fin d'une énumération de lieux géographiques réels, sans indication de localisation exacte et comme s'il s'agissait d'un toponyme connu, alors qu'il n'en est rien, de sorte qu'on peut penser qu'il a été inventé comme beaucoup d'autres noms de ce poème épique, pour créer la rime avec «Palerne» :

*«Morz est mis nies, ki tant me fist cunquere
Encuntre mei revelerunt li Seisne,
E Hungre e Bugre e tante gent averse,
Romain, Puillain et tuit cil de Palerne
E cil d'Affrike e cil de Califerne.»*

Traduction en français moderne :

*«Il est mort, mon cher neveu, celui qui m'a conquis tant de terres.
Et voilà que les Saxons vont se révolter contre moi,
Les Hongrois, les Bulgares, et tant d'autres peuples,
Les Romains avec les Apuliens et les gens de Palerne,
Ceux d'Afrique et ceux de Califerne.»*

Philippe Ménard dit que pour l'auteur de la *Chanson de Roland*, inventeur du toponyme, «Califerne» est un pays situé en terre musulmane, le pays du Calife. Il poursuit que malgré l'importance et l'intérêt de la *Chanson de Roland*, il n'y a guère de raisons de croire qu'elle ait pu donner naissance au nom américain. Autre argument décisif : la *Chanson de Roland* était quasiment inconnue avant Francisque Michel, lequel a révélé et publié le manuscrit d'Oxford dans son édition *La Chanson de Roland ou de Roncevaux du XI^e siècle*, publiée pour la première fois à Paris, chez Silvestre, en 1837. Philippe Ménard s'appuie sur un syllogisme éclairant :

1/ Avant le XIX^e siècle personne ne pouvait connaître Califerne.

2/ Or, le nom de California est plus ancien.

3/ Donc la California vient d'ailleurs.

¹² Des historiens américains comme Leigh H. Irvine, Josiah Royce et Winfield J. Davis, suivent et appuient la conclusion de Hale dans leurs ouvrages respectifs : Leigh H. Irvine, *A History of the new California*, The Lewis Publishing company, 1915 ; Josiah Royce (philosophe et historien né en 1855 à Grass Valley, diplômé en 1875 de University of California, Berkeley), *California, From the Conquest in 1846 to the Second Vigilance Committee in San Francisco: A Study in American Character* (Later shortened to *California*), Mifflin and company, The Riverside Press, 1886 ; Winfield J. Davis (historien de la Sacramento Society of California Pioneers), *History of political conventions in California, 1849-1892*, Publication of the California State Library, n° 1, 1893.

¹³ Esplandian est le fils d'Amadis de Gaule. Ensemble, ils ont porté secours à l'empereur de Constantinople menacé par le roi de Perse, Armato, lequel a appelé tous les princes

dans l'*Atlantic Monthly*. Il s'agit de la cinquième partie de l'*Amadis de Gaule*, qui fut écrite en portugais au xv^e siècle, puis traduite en espagnol et dans les autres langues européennes. Le traducteur espagnol García Rodríguez de Montalvo est l'auteur de cette partie où l'on peut lire au chapitre CLVII la description d'une île appelée Californie :

Sachez que, à main droite des Indes, il y a une île appelée California, tout près de cette partie du Paradis Terrestre qui était habitée par des femmes noires sans un seul homme parmi elles, et vivant à la manière des amazones. Elles étaient robustes de corps, avec des cœurs forts et passionnés et de grandes vertus. L'île elle-même est une des plus sauvages du monde, à cause de ses rochers abrupts et escarpés. Leurs armes étaient tout entières d'or. L'île partout abonde en or et en pierres précieuses, et aucun autre métal ne s'y trouvait¹⁴.

La littérature du xvi^e siècle anticipe ainsi sur la réalité historique : le nom fait rêver – ainsi que le mythe de l'or qui y est associé – bien des siècles avant que la réalité ne concrétise ce rêve en 1848. L. Gallois insiste surtout sur le fait que la légende des Amazones développée chez Montalvo fut depuis longtemps présente à l'esprit des navigateurs. Preuve en est la référence à l'*Amadis de Gaule* par un ancien compagnon de Cortés, Bernal Diaz del Castillo, dans son *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España* (*Histoire de la véritable conquête de la Nouvelle Espagne*) qu'il rédigea entre 1568 et 1572. En parlant de l'entrée des Espagnols à Mexico, Castillo dit que la ville les impressionna autant que les plus belles descriptions d'*Amadis de Gaule*. Cette comparaison fait de l'épopée une référence culturelle incontournable. On peut donc en déduire que le mot Californie s'est naturellement répandu grâce à une littérature à succès qui venait assouvir le désir de merveilleux chez toute une génération d'explorateurs. Si, comme le dit Thomas Gomez dans *L'Invention de l'Amérique*¹⁵, « la nomenclature géographique du Nouveau Monde puisa très largement dans

païens à s'allier à lui pour combattre les chrétiens. A répondu à cet appel Calafia, la reine des Amazones noires habitant une île située à droite des Indes, près du Paradis Terrestre. Calafia tombera amoureuse d'Esplandian qui la mariera à un de ses compagnons d'armes.

¹⁴ Espagnol : « *Sabed que a la diestra mano de las Indias existe una isla llamada California muy cerca de un costado del Paraíso Terrenal; y estaba poblada por mujeres negras, sin que existiera allí un hombre, pues vivían a la manera de las amazonas. Eran de bellos y robustos cuerpos, fogoso valor y gran fuerza. Su isla era la más fuerte de todo el mundo, con sus escarpados farallones y sus pétreas costas. Sus armas eran todas de oro y del mismo metal eran los arneses de las bestias salvajes que ellas acostumbraban domar para montarlas, porque en toda la isla no había otro metal que el oro.* »

¹⁵ Thomas Gomez, *L'Invention de l'Amérique, Mythes et réalités de la conquête*, Champs Flammarion, 1992, p. 113.

les romans de chevalerie» au point de construire la véritable prophétie d'une île paradisiaque, en revanche la topographie et la cartographie de la Californie ne furent pas si concertées et univoques. Ainsi, au fil des siècles, le cartographe hésite dans son dessin de la contrée mystérieuse. Cette hésitation topographique est bien le symptôme du mythe naissant dont les contours tant spatiaux qu'idéologiques sont en train de se former.

La première carte du monde où est représentée ce qu'on appelle «l'Amérique» date de 1500. Elle a été dessinée par Juan de la Cosa, cartographe de Christophe Colomb. Les îles des Caraïbes y sont détaillées, et l'on peut aussi lire les noms de nombreuses villes tout le long de la côte Est du continent américain qui, lui cependant, demeure en couleur brune, sans aucun contenu, sa limite terrestre à l'ouest n'étant arrêtée que par les bords du vieux parchemin. Après Colomb, les explorations successives de la région ont donné lieu au dessin d'une série de cartes témoignant d'une grande hésitation sur la réalité topographique de ce qu'on s'accorde à appeler à l'époque «Californie». Ainsi, fait révélateur du doute scientifique, de 1539 à 1747, les cartographes s'inspirent les uns des autres ou bien se contredisent, en représentant la Californie soit comme une péninsule, soit comme une île. Cette incertitude cartographique a largement alimenté le mythe de ce «lieu de nulle part» dont les contours restent indéfinis et sujets à controverses pendant plus de deux siècles de cartographie¹⁶. Dès 1539, l'exploration de Francisco de Ulloa (envoyé par Cortés) permet aux cartographes flamands Gerard Mercator (1512-1594) et Abraham Ortelius¹⁷ (1527-1598) de représenter dans leurs atlas une péninsule : un bras de terre descendant le long de la côte Ouest du continent. Plus de vingt ans plus tard, on trouve la toute première carte indiquant en toutes lettres le toponyme «California». Elle a été effectuée par le cosmographe espagnol Diego Gutiérrez en 1562, et elle conserve la représentation péninsulaire, toujours en contradiction avec la description littéraire des *Exploits d'Esplandian* pourtant parue un demi-siècle plus tôt et qui parlait d'une île. En revanche, en 1586 a lieu un tournant important à la suite de l'expédition de Francis Drake dont le cartographe anglais Thomas Cavendish propose une carte du monde (*Map of the world*) où la Californie apparaît sous forme d'île (comme décrite chez Montalvo). À partir de ce moment-là, la confusion est lancée. En effet, dix ans plus tard en 1597, le cartographe Cornelius Wyfliet la représente en gros plan sous forme de péninsule à nouveau, avec pour dénomination «*Granata nova et California*».

¹⁶ Voir le tableau ci-après.

¹⁷ Dans le *Theatrum Orbis Terrarum*.

Tableau récapitulatif de l'hésitation topographique :
Californie, une île ou une péninsule ?

<i>dates</i>	<i>Explorateurs</i>	<i>Californie : île ou péninsule ?</i>	<i>Cartographes</i>
1500	Christophe Colomb	-	Juan de la Cosa : 1 ^{re} carte où apparaît l'Amérique.
1539	Francisco de Ulloa	péninsule	Gerard Mercator et Abraham Ortelius
1562		péninsule	Diego Gutiérrez : 1 ^{re} carte à imprimer le toponyme « C. California ».
1586	Francis Drake	île	Thomas Cavendish : "Map of the world"
1597		péninsule	Cornelius Wytfliet : "Granata nova et california"
1602	Sebastian Vizcaino et Père Antonio de l'Ascension	île	
1604			Néron Pecci Olen : « La carte manuscrite de l'Amérique de Mathieu »
1622	Antonio de Herrera	île	sur la page de titre : « Description des Indes Occidentales »
1624		île	Abraham Goos : 1 ^{res} pages folio-cartes
1625			Henry Brigg (hollandais)
1628		île	Melchior Tavernier : « Californie Is. » écrit sur l'île
1636		île	Jan Jansson : carte de l'Amérique du Nord
1656		île	Nicolas Sanson – titre : « Le Nouveau Mexique et la Floride »
			« Californie Isle » écrit sur l'île
1666		île	Pieter Goos : "Nova Granada and the island of California"
1700		péninsule	Guillaume Delisle : « L'Amérique septentrionale »
1705	Père Eusebio-Francisco Kino	péninsule	
1722		péninsule	Guillaume Delisle : « Carte de l'Amérique »
1764		péninsule	M. de Vaugondy – Encyclopédie – Géographie suppl. 1 ^{re} carte : « Carte des parties nord et ouest de l'Amérique »
		péninsule	suppl. 4 ^e carte : « Carte de la Californie et des pays N-O séparés de l'Asie par le détroit d'Anián »
		péninsule	suppl. 5 ^e carte : « Carte de la Californie »
1747	Ferdinand VII d'Espagne		déclare par décret que la Californie appartient au continent.

Après cette alternance de versions topographiques pendant plus d'un demi-siècle, en 1602, les explorateurs Sebastian Vizcaino et le Père Antonio de l'Ascension retourneront à la version de l'île, entraînant une stabilisation pendant un siècle sur la thèse de l'insularité, elle-même confirmée par l'explorateur Antonio de Herrera en 1622. Une longue série de cartographes célèbres, Néron Pecci Olen, Abraham Goos, Henry Brigg, Melchior Tavernier, Jan Jansson, Nicolas Sanson et Pieter Goos, se copient les uns les autres et font accepter au monde entier l'évidence que la Californie est une île, comme la littérature l'avait prophétisé. Il faut attendre 1700 pour que la science de la topographie rompe définitivement avec l'imagination de la littérature, avec Guillaume Delisle qui rectifie à nouveau, provoquant ainsi une sorte de révolution copernicienne lorsqu'il redessine la Californie comme une péninsule dans sa carte intitulée «L'Amérique Septentrionale». À partir de ce moment, tous les autres cartographes corrigent en suivant son interprétation, accréditée par les explorations du père Eusebio-Francisco Kino en 1705. Cette décision est tranchée et entérinée politiquement par Ferdinand VII d'Espagne, qui, en 1747, déclare par décret que la Californie appartient au continent.

En France, en 1765, l'*Encyclopédie* publie dix cartes à la fin des planches géographiques du volume d'Astronomie. On note l'intérêt de la région pour les Encyclopédistes, puisque sept de ces planches contiennent la Californie, et que la thèse péninsulaire est définitivement reprise dans plusieurs cartes dessinées par M. de Vaugondy qui présente à plus ou moins grandes échelles le détail des villes côtières ainsi que des villes et montagnes intérieures. La 4^e carte s'intitule «Carte de la Californie et des pays N-O séparés de l'Asie par le détroit d'Anián». Elle a été inspirée de deux cartes publiées au début du XVII^e siècle. La 5^e carte intitulée «Carte de Californie» récapitule cinq versions topographiques selon la chronologie des thèses insulaire et péninsulaire.

Pour conclure, on voit que l'erreur sur l'insularité a longtemps perduré et a inévitablement alimenté le mythe d'un lieu à part, mystérieux et méconnu, coupé du reste du monde, impossible à atteindre et à circonscrire, et donc plus susceptible d'exister en tant que Paradis Terrestre par excellence. Tout s'est passé comme si pendant deux siècles, l'inconscient collectif des explorateurs avait préféré conserver sur la planète ce lieu flottant, presque irréel et appartenant définitivement au monde de la légende et donc de l'idéal.

Il est évident que les voyageurs français d'après 1848 et la fameuse conquête de l'Ouest sont encore animés par la force de ce mythe de l'inconnu, symbolisé par une terre, la Californie, qui, comme le bonheur humain, est à la fois lointaine et difficile à saisir.

La naissance du mythe de l'or remonte à bien avant la fameuse date de la Ruée vers l'or en 1848. En effet, comprenons que l'événement pivot de 1848 n'a pu avoir lieu que parce que de nombreux siècles auparavant se sont accumulés mythes et légendes mettant en scène le précieux métal. Le catalogue de l'exposition *Or des Amériques*¹⁸ est un outil précieux de récapitulation transversale sur la nature, l'histoire et la symbolique du métal. Une équipe d'anthropologues, archéologues, experts des cours boursiers de l'or, historiens, géologues et historiens de l'art, y retracent une épopée aurifère aux nombreuses péripéties, dont certains points méritent d'être rappelés ici :

L'Amérique a donné naissance à des sociétés diverses disséminées aux quatre coins du continent. Le destin de ces peuples a été radicalement transformé par l'exploitation de l'or : attisant bien des convoitises, il a séduit les conquérants et bouleversé la vie des autochtones. Sa quête a entraîné la colonisation des territoires, la dégradation des milieux, l'accumulation de fortunes colossales pour certains et la ruine pour tant d'autres. L'or, matière inaltérable et porteuse de symboles sacrés, nous incite à jeter un nouveau regard sur les peuples américains et leur histoire¹⁹.

La concomitance entre la découverte de l'or au fort Sutter et l'entrée de l'État de Californie dans l'Union ne relève certainement pas du hasard. En effet, neuf jours après la découverte de cet or, le Mexique perd la guerre contre les États-Unis et la Californie est alors annexée aux États-Unis par le traité de Guadalupe-Hidalgo le 2 février 1848. En 1850, l'immense région est officiellement un État supplémentaire, qu'on appelle communément le *Golden State*. Paul-Christian Klieger nous propose une relecture de cette concomitance dans un chapitre intitulé «La Ruée vers l'or de Californie : capture de l'Eldorado et rédemption de la Californie²⁰». Pour comprendre son interprétation des événements et de leurs enjeux politiques, il convient de revenir sur l'élément déclencheur du Gold Rush.

Le 24 janvier 1848²¹, James Marshall²², qui travaillait au creusement d'un canal pour la scierie mécanique du suisse John Sutter à Coloma (près

¹⁸ Exposition au Muséum National d'Histoire Naturelle à Paris, du 8 avril 2009 au 11 janvier 2010.

¹⁹ Citation extraite de l'exposition *Or des Amériques*.

²⁰ Catalogue de l'exposition *Or des Amériques*, Les éditions du Septentrion, 2008.

²¹ La fixation de cette date fait encore débat : le témoignage de Marshall la place entre le 18 et le 20 janvier, mais finalement la date officielle du 24 a été établie.

²² Paul-Christiaan Klieger associe à James Marshall le nom de son collaborateur, Peter Wimmer, qui est pratiquement passé sous silence par les autres historiens. Peter Wimmer, sa femme et ses enfants habitaient au fort. Selon le couple, Wimmer était aux côtés de Marshall lorsque celui-ci trouva l'or dans la rivière, et c'est la femme qui aurait testé la pépite d'or de Marshall, en la faisant bouillir dans sa casserole. On trouve rarement cette version du binôme Marshall-Wimmer, mais il est intéressant de noter cette variante chez Klieger.

de l'actuelle Sacramento), fit la découverte fortuite d'un métal jaunâtre qu'on prit d'abord pour du cuivre, mais qui s'avéra être de l'or pur. Quand Marshall rapporta des pépites à Sutter, celui-ci comprenant la portée de la découverte, ne voulut pas l'ébruiter, mais déjà ses ouvriers emportaient des pépites d'or sur les marchés de San Francisco. C'est ainsi que le journaliste mormon fondateur du journal *California Star* à San Francisco, Samuel Brannan, s'empara immédiatement de la nouvelle en courant et criant dans les rues la phrase restée fameuse : « Gold ! Gold ! Gold from the American river ! » Il faut attendre le 19 août pour que le *New York Herald* de la côte Est du pays fasse paraître un article, et ce n'est que quatre mois plus tard, le 5 décembre, que le président James Polk confirme officiellement la découverte de l'or dans une adresse au Congrès, afin que la nouvelle traverse enfin l'Atlantique pour arriver en Europe. Il n'est donc pas étonnant que les premiers immigrants français informés des mois plus tard n'aient pu s'embarquer à bord des navires qu'à partir de 1849. Il est certain que l'ampleur de la publicité faite autour de cet événement apporte une nouvelle légitimité aux Américains sur un territoire encore mexicain, comme l'écrit Paul-Christian Klieger :

En quelques mois, des dizaines de milliers d'« Argonautes » du monde entier entreprennent le long voyage vers la Californie, peuplant cette région isolée en un clin d'œil. La chance semble sourire aux États-Unis, car, après 300 ans d'autorité espagnole et mexicaine, une autorité fondée sur la quête des richesses, en particulier d'or, la Californie paraît enfin s'être rachetée aux yeux des Yankees, qui plus est de la main d'un des leurs, non pas de celle d'un Latino-Américain²³.

L'enjeu du Gold Rush est politique et impérialiste. En 1846, les États-Unis ont déclenché la guerre avec le Mexique, de sorte que la tension des relations interethniques est à son paroxysme lorsque le Mexique est vaincu et doit signer un traité qui marque l'abandon de son territoire aux Yankees. On voit ainsi comment la prétendue coïncidence entre découverte de l'or et annexion de la Californie repose en fait sur une stratégie géopolitique : il n'y a pas plus eu « découverte d'or » qu'il y a eu « découverte du Nouveau Monde par Christophe Colomb ». Autrement dit, de même que l'Amérique était déjà habitée en 1492, de même l'existence de l'or sur le territoire californien n'était ignorée de personne avant 1848 puisque les grands empires amérindiens comme les Aztèques, les Mayas et les Incas l'utilisaient abondamment dans la fabrication de leurs ornements cérémoniels ou personnels.

²³ Article « La ruée vers l'or de Californie : capture de l'Eldorado et rédemption de la Californie », dans le catalogue de l'exposition *Or des Amériques*, *op. cit.*, p. 115.

En outre, Christophe Colomb parlait déjà de la présence d'or sur la terre qu'il foulaît; au xv^e siècle, il appâtaît son roi avec cet argument de richesses promises, afin d'être autorisé à poursuivre son exploration. Ensuite, dans les années 1790, des documents rendent compte de la présence de l'or dans la mystérieuse mine de Los Padres. De plus, on sait que pendant le fin du xviii^e et le début du xix^e siècle, d'autres mines furent exploitées par les missionnaires espagnols eux-mêmes, avec entre autres le père Junípero Serra qui établit la première mission de Basse-Californie à San Diego en 1769. Ces mines avaient sans doute été localisées avec l'aide des Indiens, ces amoureux de la nature, qui connaissaient mieux que quiconque le terrain. Autres preuves de cette bonne connaissance de l'or dans la région bien avant la date pour ainsi dire publicitaire de 1848: le franciscain Santiago de Feliciano découvre de l'or en 1820 dans un camp qu'il baptise de son nom; entre 1834 et 1838, d'autres franciscains exploitent des gisements à San Francisquito et Placerita Caceta; en 1842, on découvre de l'or à Rancho San Francisco, près de l'actuelle Santa Clarita, mais on en parle à peine, comme si les Yankees boudaient une découverte sur un sol mexicain méprisé, mais on peut tout de même lire dans le *New York Observer* du 1er octobre 1842: «Ils ont enfin trouvé de l'or près de San Fernando, où ils ramassent des pépites de la grosseur d'un huitième de dollar». Déjà en 1842, cette nouvelle entraîne des centaines de prospecteurs mexicains de Los Angeles et de Sonora vers le gisement qu'on rebaptise Placerita Canyon, mais la nouvelle n'est pas relayée à l'échelle internationale: nous sommes encore en terre mexicaine, pas américaine. Ces différentes découvertes d'or par les Occidentaux auraient pu faire l'objet de «ruées vers l'or», mais elles sont pour ainsi dire tombées dans l'oubli. Finalement, les Américains de 1848 n'ont fait que récupérer, en le sublimant, un *kaïros*²⁴ supplémentaire, lequel leur a permis de couronner leur nouvel État et de légitimer trois événements: leur victoire colonisatrice dans la région, la substitution du catholicisme mexicain (issu des anciennes missions espagnoles) par le protestantisme américain, ainsi que la supplantation de la langue espagnole par l'anglais. Klieger appuie cette interprétation anti-ethnocentrique, lorsqu'il écrit que «par l'inversion alchimique, l'or devient le moyen, plutôt que le produit, d'une extraordinaire mutation sociale». L'enjeu est certes idéologique. La découverte de l'or chez Sutter au moment où les Américains vont gagner la guerre mexico-américaine est l'occasion pour le pays de se créer non seulement un trophée de guerre symbolique, mais encore une identité nationale. À la différence des reli-

²⁴ *kaïros*: mot grec signifiant «occasion», «moment opportun».

gieux espagnols, des Amérindiens et des Mexicains qui préservait leurs exploitations aurifères en Californie, les Américains ont tout à gagner à transmettre la fièvre de l'or vers leur nouvel État. Entre 1848 et 1854, ce sont 300 000 nouveaux arrivants qui débarquent, affluant par terre ou par mer. Le port de San Francisco déborde et la petite bourgade qui ne comptait que quelques centaines d'habitants se métamorphose en gigantesque ville-champignon. L'achèvement de la construction du premier chemin de fer transcontinental en 1869 peut être considéré comme la fin de cette Ruée vers l'or qui aura duré vingt ans, même si bien sûr après cette date l'immigration continue, mais de manière moins exponentielle. Le 1er juillet 1862, le président Lincoln avait signé le Pacific Railroad Act, autorisant ainsi deux compagnies, Central Pacific et Union Pacific, à se lancer dans la construction du Transcontinental qui relierait les deux côtes et permettrait le voyage sur terre d'Est en Ouest en seulement huit jours, au lieu des trois à six mois de navigation autrefois par le Cap Horn ou par l'isthme de Panama. Les travaux débutent en 1863 et sont menés à bien par des milliers d'ouvriers, parmi lesquels de nombreux Chinois. La photographie emblématique du célèbre Golden Pike ou Last Pike (« Clou d'Or » ou encore « Dernier Clou » coulé en or 18 carats) immortalise la cérémonie du 10 mai 1869 à Promontory Point dans l'Utah. Il s'agit d'un large portrait représentant l'immense équipe d'ingénieurs et de travailleurs, dont la composition est mise en scène de part et d'autre d'une bouteille de champagne qui sera brisée entre les deux locomotives. Au milieu d'une foule d'ouvriers où curieusement aucun Chinois ne figure alors qu'ils constituaient en réalité la majorité de la main d'œuvre, on assiste à la poignée de main symbolique des chefs ingénieurs de construction des deux grandes sociétés partenaires : Samuel S. Montague (du Central Pacific) et Granville M. Dodge (du Union Pacific). Ainsi, près de vingt années après la découverte d'or à Coloma, la Frontière²⁵ est officiellement ouverte, et l'on peut célébrer la connexion des deux tronçons ferroviaires : le Central Pacific Railroad qui est le tronçon

²⁵ Le concept de « Frontière » a été défini par Frederik Jackson Turner comme « une zone de migration qui se déplace constamment, selon les ambitions, les espoirs, la curiosité ou la soif d'aventure des pionniers. » (dans *L'Ouest américain* de Pierre Lagayette, Ellipses, p. 56)

« La frontière met en présence l'homme civilisé et le désert sauvage (*wilderness*), force son adaptation, décuple ses vertus et assure la grandeur nationale. Ainsi, selon Turner, la frontière n'est pas seulement facteur de croissance, elle est ce qui permet de distinguer l'Américain de l'Européen, elle est ce qui façonne les pionniers du Nouveau Monde et leur permet de marquer le continent entier de leur empreinte. » (p. 37) Le mythe de la « Frontière » est donc la marche des pionniers vers l'ouest, à la découverte du continent inexploré qu'était l'Amérique des XVIII^e et XIX^e siècles.

ferroviaire de l'Ouest reliant la Californie à l'Utah (1 110 km) et le Union Pacific Railroad qui est le tronçon de l'Est (1 749 km). Du même coup, cette date scellée par l'or marque l'union de la nation américaine. En effet, après les années de guerre civile, il permet en quelque sorte d'évacuer la crainte de division profonde entre Est et Ouest. L'inscription gravée sur le dernier rivet placé à la jonction des deux tronçons en atteste : « Puisse Dieu perpétuer l'union de notre pays, comme ce chemin de fer unit les deux grands océans de notre planète ».

Étant donné le décalage temporel entre l'événement et le délai de diffusion de l'information par la presse à l'époque, les Français n'ont pu recevoir la nouvelle de la découverte de l'or californien qu'au début de 1849. Pour le futur voyageur-écrivain français, la « Ruée vers l'or » débute donc cette année-là, en 1849.

À partir de cette date (du voyage), nous avons recensé et circonscrit une trentaine de voyageurs français dont les premières publications de récits ont lieu à partir de 1850 et s'étalent jusqu'en 1915, date de la première Exposition universelle sur la côte Ouest, à San Francisco. Les motivations au départ de ces hommes et de ces quelques femmes ne peuvent être comprises que si l'on analyse la situation sociale et politique de la France à l'époque.

Il faut prendre en compte l'impact considérable de la révolution de 1848 et l'instabilité politique qui s'ensuit. Tout d'abord, nous assistons à la transformation d'une France qui passe d'une monarchie, celle de Louis-Philippe, à une république. En effet, le 24 février 1848 est la date de changements radicaux dans la vie des Français en termes de liberté : le Gouvernement provisoire proclame la République, institue le suffrage universel, abolit l'esclavage, assure la liberté de la presse et autorise les réunions publiques. Il faut donc garder à l'esprit que les premiers voyageurs français de notre période partent en Californie dans le contexte de cette II^e « République sans citoyens », pendant laquelle le problème social est devenu l'axe autour duquel tourne la vie politique française. Pour de nombreux Français, c'est une période courte et intense, où de nombreux espoirs ont été suscités puis déçus et où l'amertume rend le futur incertain. On comprend que certains parmi eux, un peu plus aventuriers que les autres, saisissent l'opportunité de la Ruée, et se décident à quitter leur pays instable et peu sûr, pour aller trouver bonheur et fortune sous un ciel meilleur. Un de nos voyageurs, Albert Benard de Russailh²⁶, qui avait la

²⁶ Albert Benard de Russailh, *Journal de voyage en Californie à l'époque de la Ruée vers l'or 1850-1852*, Aubier, Étranges Étrangers, 1980.

république en horreur, est un voyageur engagé emblématique de ce rejet de la politique française.

On peut parler d'une émigration accélérée et les chiffres démographiques en attestent : la population de San Francisco s'élevait à une douzaine de Français en février 1849. Selon l'historien Ronald Creagh, cette population dépasse les vingt mille habitants en 1851 et « la courbe de l'émigration française atteint son sommet de septembre 1849 à octobre 1850. À la date de 1856, son pays aura envoyé 175 000 hommes de 18 à 45 ans et 70 000 femmes blanches. » Les premiers émigrants français sont des matelots. Selon l'historien Ronald Creagh dans son ouvrage *Nos Cousins d'Amérique*²⁷, on compte quatre-vingt-onze bâtiments français (ayant chacun une vingtaine d'hommes d'équipage) entrés dans le port de San Francisco du 3 novembre 1849 au 1^{er} mai 1851, et les deux tiers des matelots désertent pour partir chercher de l'or, soit environ 1 200. Outre les marins, les premiers émigrants français ne viennent évidemment pas de la métropole, mais du continent américain, et en particulier de la Louisiane, des États de l'Est, du Mexique, de l'Argentine, du Chili, du Pérou, et même des îles Sandwich et de Tahiti. Ce n'est qu'ensuite qu'arrive le premier contingent de Français venus de France : il s'agit vraisemblablement du petit voilier *La Meuse*, parti du port du Havre le 14 septembre 1849, avec une trentaine de passagers à son bord. Selon Ronald Creagh, « en France, les sociétés qui proposent d'exploiter le filon se multiplient comme des champignons²⁸ ».

Outre la « Compagnie des Gardes Mobiles » qui envoie en 1850 deux cents volontaires à San Francisco, la « Société des Lingots d'or » fut la plus célèbre. Encore appelée la Loterie des Lingots d'or, ce fut la plus fameuse entreprise d'émigration organisée qui emprunta la route du cap Horn. On possède des documents d'archive concernant les 3 500 personnes qui furent acheminées en Californie, la plupart étant des Parisiens choisis par la préfecture de police (hommes, femmes et enfants) car le pouvoir voulait se débarrasser d'eux après les émeutes de 1848. Tous furent envoyés vers la nouvelle colonie, en dix-sept convois échelonnés du 11 octobre 1851 au 12 décembre 1853. On a aussi conservé les lettres entre Henrycy, l'officier de paix chargé des détails de l'émigration et de l'embarquement et M. de Bullemont, chef de la comptabilité à la préfecture de police et secrétaire de la commission de liquidation de la Loterie des Lingots d'or. Dans l'une de ces lettres, Henrycy évoque les

²⁷ Ronald Creagh, *Nos cousins d'Amérique*, Payot, 1988.

²⁸ *Ibid.*, p. 258.

gens encombrants qui doivent partir, et quand il donne la composition du dernier convoi, on comprend que le contexte des barricades a fourni des candidats évidents pour l'État français voulant se débarrasser des éléments potentiellement perturbateurs, à savoir des officiers, sous-officiers et soldats de la garde mobile, mais aussi de la garde républicaine ainsi que des ouvriers de toutes professions qui, « faute d'ouvrage et de moyens d'existence, se trouvent, avec les anciens gardes mobiles et les anciens gardes républicains, dans la misère et le dénuement le plus complet²⁹ ». Un an avant le coup d'État du 2 décembre 1851, dans la peur d'un nouveau soulèvement du peuple et de l'armée, Henrycy exprime l'urgence politique cependant doublée d'un soupçon de philanthropisme, de la sincérité duquel on est tenté de douter :

L'intérêt de l'émigration en Californie est aujourd'hui chose tellement établie que je ne saurais trop vous prier, Monsieur, de presser autant que possible l'exécution des départs... L'émigration est utile, non seulement dans un intérêt doublement politique que vous avez déjà apprécié, mais aussi au point de vue de la bienfaisance, en faveur d'un grand nombre de familles, d'une foule d'individus que les mauvais temps ont réduit à la misère, et qui, trop souvent, à cause de leur misère, ont été des instruments de troubles et de révolutions³⁰.

Ronald Creagh interprète clairement cette politique d'émigration contrôlée comme une « liquidation par l'État de la révolution de 1848 ». L'éviction ou le bannissement de ces ouvriers parisiens indésirables qui font échec au pouvoir central va alimenter le creuset du nouvel État américain, mais on compte aussi des Lorrains qui fuient leurs terres contaminées par la maladie de la pomme de terre³¹, ou encore des basques qui partent par un principe d'émigration en chaîne ou de colonisation organisée. Parmi ces milliers d'hommes, selon Ronald Creagh, tous les métiers sont représentés :

[...] depuis le doreur jusqu'au cloutier, en passant par le restaurateur et le vétérinaire. On rencontre des confiseurs, des bottiers, des horlogers, mais très peu de cultivateurs. Certains ménages partent au complet; les épouses, elles aussi, exercent des métiers urbains: cuisinière, tulliste, manouvrière, matelassière, blanchisseuse. Quelques-unes sont « sans

²⁹ Lettre rapportée dans Léon Lemonnier, *La Ruée vers l'or en Californie*, Gallimard, « La Suite des temps », 1944, p. 170.

³⁰ *Ibid.*, p. 171.

³¹ René Rémond explique cette colonisation organisée dans *Les États-Unis devant l'opinion française (1815-1852)*.

profession». Toutes naturellement emmènent leurs enfants, même s'ils n'ont que quelques mois. On voit aussi des femmes seules, surtout des épouses abandonnées. Beaucoup de chômeurs, d'infortunés.

Il y a aussi les déchus, tel ex-sociétaire de la Comédie française, les déguenillés auxquels le chef des embarquements prête quarante ou cent sous, contre un reçu, pour qu'ils s'achètent une paire de souliers, un pantalon³².

Notre corpus est constitué d'une trentaine de Français partant à la conquête de cette Terre Promise que symbolise la Californie, puis revenant sur le sol natal pour y publier leur récit de voyage. Ces Français sont donc des voyageurs, mais aussi des écrivains, c'est pourquoi nous souhaitons insister sur la dualité de leur statut en les nommant « voyageurs-écrivains », au sens où cette appellation permet d'affirmer à la fois leur qualité d'êtres sensibles à l'ailleurs et à l'altérité d'une part (les voyageurs), et leur qualité d'êtres aspirant à rendre compte de cet ailleurs et de cette altérité californiens par l'écriture d'autre part (les écrivains).

Tout d'abord, nous proposerons une typologie de ces voyageurs-écrivains, afin de faire ressortir leurs caractéristiques et leurs points communs en tant qu'aventuriers et pionniers, afin de comprendre leurs motivations au voyage dans une région du monde difficilement accessible, et afin de décrypter le réseau humain et littéraire qu'ils constituent ; ensuite on étudiera et comparera les modalités et les durées des voyages ; enfin on examinera comment les récits se succèdent ou se superposent dans la période, et comment le travail du temps a des conséquences sur l'horizon d'attente et l'intertextualité tout au long de la Ruée vers l'or et même après. Puis une typologie des récits permettra d'analyser une dichotomie entre épopée et ethnographie. Ainsi, notre grille de lecture s'intéressera aux genres et aux structures, mais aussi à l'équilibre entre le lieu et le voyageur, enfin aux visées politique, idéologique et sociologique des récits. Ensuite, nous étudierons les récits dans leur traitement de ce qu'on appelle les *realia* et *topoi* californiens, en posant la question de la naissance ou de la mort des mythes américains. Ce sera l'occasion de mettre en évidence un paradoxe concernant les stéréotypes californiens, à savoir un décalage entre, d'une part, la survivance des mythes dans certains récits de voyage (comme le mythe de la ville de San Francisco, celui des mines et de la mentalité californienne) et, d'autre part, la destruction ou l'oubli de mythes dans d'autres récits (la communauté chinoise, les Noirs

³² Lettre rapportée dans Léon Lemonnier, *La Ruée vers l'or en Californie*, Gallimard, « La Suite des temps », 1944, p. 258.

et la figure de l'Indien). Enfin, cette étude de la triade épique-ethnographique-mythique/anti-mythe nous permettra de mettre à jour un nouveau genre viatique typique de la Californie, le « western littéraire » à la française. Pour définir ce genre à part, nous étudierons son schéma actanciel particulier qui renverse les conventions américaines, son hybridité, sa structure d'enchâssement, sa poétique oxymorique, ses thèmes et motifs américains, ainsi que sa double visée. Pour finir, en guise d'application, nous choisirons d'étudier trois variantes du genre de ce « western littéraire » : le récit de voyage de Madame de Saint-Amant et de son *Odyssee californienne*, ensuite celui du baron de Wogan, prototype du Français indiennisé, enfin celui d'Ernest de Massey, manuscrit longtemps resté inédit.